L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

# TEMPERATURE.

Du 7 octobre 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N.-O., Lne.

| | Fahrenheit | Centigrade |
|---|---|---|
| 7 h. du matin.. | 80 | 27 |
| Midi..... | 82 | 28 |
| 3 P. M..... | 82 | 28 |
| 6 P. M..... | 82 | 28 |

# L'Exposition de Jamestown.

## Commémoration d'un grand événement.

L'Exposition de Jamestown est toujours ouverte, et la clôture en reste fixée au 30 du mois prochain, à moins que son Conseil de Direction n'en décide autrement.

Nous avons souvent entretenu nos lecteurs de cette Exposition, bien avant sa tenue et depuis l'ouverture de ses portes; nous leur avons fait un récit circonstancié de la cérémonie à laquelle présidait le chef de la nation, M. Roosevelt, et assistait une foule innombrable.

Comme toutes les Expositions du genre, celle de la ville virginienne a eu ses jours de gala et en aura bien d'autres, ses *Days*, comme ça se dit aujourd'hui; chaque Etat de l'Union Américaine a eu ou aura son *Day*, sa manifestation.

La fête qui se prépare dans le moment et qui a été fixée au 19 de ce mois, dans quelques jours donc, aura lieu sous le patronage de l'"Association Commémorative de Thomas Jefferson" et d'une association de création récente : l'"Association des Descendants des Signataires de la Déclaration de l'Indépendance"; elle a pour objet de commémorer l'événement le plus important, de l'avis de bien des gens, de la guerre de l'Indépendance : la reddition de Lord Cornwallis, à Yorktown, au général Washington, le 19 octobre 1781.

Il est dit, non sans raison, que l'effort suprême des colons américains qui mit fin à leur levée de boucliers est aussi notable et assurément aussi heureux, historiquement parlant, que leur initiative, inspirée par leur horreur du despotisme, de la tyrannie de la mère-patrie.

C'est à l'élaboration d'un programme que l'on travaille activement là bas sur les bords de la rivière James, programme que l'on veut touffu, intéressant par la variété et l'abondance des exercices.

On veut que cette journée, *Surrender Day* ou *Yorktown Day* veille à tous, grands et petits, des distractions, des récréations de leurs âges, que le grave se mêle au plaisant, qu'il y ait enfin à ce banquet populaire, pour ainsi parler, un couvert pour tous.

Le civil et le militaire manifesteront ce jour-là. Tandis que dans la rade de Hampton Roads, des mâts des puissants cuirassés flotteront les couleurs de toutes les nations, dans la plaine évolueront les gros bataillons, et plus loin les murs de "Auditorium Hall" retentiront des patriotiques accents d'orateurs éminents.

Il est aisé dès à présent d'assister par la pensée à cette célébration dont la splendeur sera merveilleuse, féérique.

# Le Commerce Extérieur du Maroc en 1906

D'après les rapports consulaires anglais tout récemment distribués, dit une feuille parisienne, en 1906 le commerce extérieur de Maroc s'est élevé à 118.300.000 francs, en progrès de 7.500.000 fr. sur 1905. Ces 118,300,000 francs représentent la valeur des transactions dans les huit ports de Tanger, Tetouan, Larache, Rabat, Casablanca, Mazagan, Safi, et Mogador, puis à Melilla et dans les établissements espagnols du Riff, enfin sur la frontière algérienne.

Dans ce total, la France et ses colonies tiennent la tête avec un chiffre de 47,300,000 fr., représentant 40 o|o de l'ensemble du trafic. La Grande-Bretagne vient ensuite avec 37,900,000 francs, soit 32,1 o|o du total du commerce extérieur. Au troisième rang, et très loin en arrière, se place l'Allemagne avec 13,400,000 francs; sa part, dans l'ensemble des transactions, n'est que de 11,4 o|o. L'Espagne arrive ensuite avec seulement 5,600,000 francs.

Si dans les ports du nord — Tanger, Tétouan et Larache, — ainsi qu'à Mazagan, nous sommes inférieurs à l'Angleterre, à Rabat, Casablanca, Safi et Mogador, notre commerce est prépondérant.

A Casablanca, la valeur de nos importations et exportations s'est élevée en 1906 à 7,500,000 francs sur un ensemble de 18,200 000 francs. L'Angleterre vient ensuite avec 5,100,000 francs, puis l'Allemagne avec seulement 2,700,000 francs, enfin l'Espagne avec 470,000 francs. Dans le mouvement des ports le pavillon français se place également en tête avec 93 navires et 83,973 tonnes ensuite viennent le pavillon anglais (92 navires et 58,849 tonnes), puis le pavillon allemand (51 navires et 50. 948 tonnes.)

De l'examen des statistiques anglaises de 1906 concernant les ports marocains, se dégagent trois faits principaux. C'est d'abord le progrès général des importations anglaises, surtout manifeste à Tanger; ensuite la diminution de nos importations; enfin l'augmentation du commerce allemand à Tanger et son déclin dans les ports, se résumant en un léger recul dans l'ensemble des transactions.

La diminution de nos ventes au Maroc n'implique pas de conséquences défavorables pour le commerce français, de l'aveu du consul anglais. Nous sommes les principaux fournisseurs des Marocains en céréales, farines, semoules; lorsque la récolte indigène manque, — comme cela s'est produit en 1904, — l'année suivante, nos importations augmentent dans des proportions considérables, pour diminuer lorsque la situation agricole redevient normale. C'est ce qui est arrivé en 1905 et en 1906.

L'augmentation du commerce allemand à Tanger est au premier abord très sensible. En 1906, les importations et exportations allemandes ont atteint une valeur de 2,300,000 francs, supérieure de moitié à la moyenne des cinq dernières années. Mais d'après le consul anglais, près du quart de cette somme proviendrait de fournitures faites au gouvernement chérifien ou des effets personnels appartenant à des agents officiels allemands ayant quitté le Maroc; d'autre part des produits provenant d'Autriche-Hongrie et de Belgique ont été indûment attribués à l'Allemagne, parce que importés sous pavillon allemand.

Par Melilla, les transactions n'ont pas dépassé 4,400,000 francs.

Sur la frontière algérienne, les échanges deviennent de plus en plus actifs. En 1906, ils se sont élevés à 10.700,000 fr., en progrès de 1,700 000 fr. sur l'année précédente. Dans son rapport de cette année, le consul anglais à Tanger attire, comme il l'avait fait en 1905, l'attention de ses compatriotes sur l'importance commerciale de cette voie de pénétration au Maroc. Dans son opinion, c'est la route de l'avenir; et très prochainement, elle deviendra le principal chemin d'importation vers le sud marocain.

# LE Mobilier National

Aucun pays du monde ne peut se vanter d'avoir un mobilier national comparable à celui de la France. C'est une des gloires artistiques de ce pays, et cependant c'est à peine si, depuis quelques années, on a ébauché, au Louvre, un musée du meuble.

S'imagine-t-on qu'un beau meuble ne vaut pas un beau tableau! Le secrétaire de Louis XV, qui heureusement est au Louvre, sauvé du bombardement de Saint-Cloud, est estimé plus d'un million, et il en coûte cinquante mille francs pour en faire une copie.

Mais qui pourra imiter les délicates ciselures de Gouthière et l'architecture de Riesener?

Le musée du Louvre a des chefs-d'œuvre, mais il n'a pas tout, et c'est là cependant que devraient être exposées, sous les yeux des ouvriers et des étrangers émerveillés, les œuvres incomparables du dix-septième et du dix-huitième siècle.

Où est le reste? Il est épars dans les ministères, dans les châteaux de l'Etat, dans d'autres musées, à la réserve du mobilier national, quai d'Orsay, où cependant il ne reste pas grand'chose, car les plus belles pièces ont été livrées au Louvre.

La Société des Amis du Louvre s'est émue de cette dispersion et surtout du danger que couraient certaines œuvres d'art dans les bureaux des ministères elles a offert vingt mille franc de son budget pour retirer ces pièces, les remettre au Louvre et les remplacer dans les ministères par des copies aussi exactes que possible.

Ce mouvement d'une rare générosité n'a pas trouvé l'accueil auquel il avait droit. Il paraît que certains ministres répugnent à cet échange, et prétendent conserver ce qui ne leur appartient pas et ne leur est confié que bien temporairement.

***

Quelques ministres ou hauts fonctionnaires n'ont cependant pas fait la sourde oreille. Nous avons dit, que M. Clemenceau avait envoyé au Louvre du buste de Voltaire par Houdon, qui ornait son cabinet, et que M. Picquart avait restitué le fameux bureau Louis XV sur lequel il rédigeait ses circulaires aux commandants de corps d'armée.

Nous pouvons ajouter que M. Dujardin-Beaumetz s'est défait d'un magnifique bureau, qui se trouvait dans son cabinet, en faveur de son ministre, M. Briand, mais l'histoire ne dit pas si le ministre socialiste a eu la même prévenance à l'égard du Louvre.

Le général Niox a eu la délicatesse de remettre spontanément à la direction des musées un superbe bureau, qu'il avait à son cabinet des Invalides.

Mais M. Thomson refuse, paraît-il, de céder le bureau de Colbert, et M. Pichon ne paraît pas mieux disposé à se séparer de la table dite de Varenne, qui lui sert à empiler des livres et des brochures.

Si l'on nommait une commission chargée de visiter les bureaux des ministères et d'y noter les œuvres d'art du dix-huitième siècle, on retrouverait encore une foule d'objets précieux, qu'on s'empresse de déclarer sans importance quand un visiteur les remarque.

Il y a mieux : des pendules admirables ont été confiées à des mains trop habiles pour être restaurées, et ces réparateurs ont prévenu les bonnes intentions des Amis du Louvre; ils ont rendu des copies.

Et que d'autres merveilles perdues à jamais! Au moment de la guerre de 1870, le conservateur du château de Fontainebleau craignit que les Allemands ne fissent main basse sur le merveilleux mobilier du palais, pièces de Boule et autres, et il dissémina le mobilier chez les particuliers. Les Prussiens n'ont rien pris, mais on n'a pas tout retrouvé.

Et depuis lors.... mais à quoi bon soulever d'inutiles regrets? Mentionnons cependant ce fait qu'il y a encore à l'Imprimerie nationale le bureau et une très belle pendule du cardinal de Rohan, dont la place est indiquée au Louvre. L'hôtel va être démoli et transformé sans doute en caserne pour le dépôt des archives nationales, qui ne trouve plus de place dans l'hôtel voisin des Rohan-Soubise. C'est justice qu'on agrandisse les Archives, mais il est regrettable qu'on démolisse l'hôtel des anciens archevêques de Strasbourg, qui étaient des Rohan, d'oncle en neveu, car l'hôtel est beau, et le cabinet des singes n'en est pas le seul ornement.

Ce cabinet est promis aux Arts décoratifs, mais les promesses de l'Etat sont toujours à longue échéance. Ceux qui les attendent connaissent l'expression: "Siffler au disque."

***

Une autre question est celle de savoir si l'on doit restituer aux anciens châteaux royaux leur mobilier primitif ou leur prendre ce qui leur reste pour le confier au Louvre.

On vit sous le règne de l'indécision; on ne s'est décidé pour aucune de ces deux mesures. Dans le premier cas il faudrait restituer au cabinet de Louis XV, à Versailles, son bureau, qui est au Louvre; dans le second cas, il faudrait enlever à Versailles le coffre à bijoux de Marie-Antoinette, magnifique pièce qu'on a placée dans la froide galerie du rez-de-chaussée.

Qu'on laisse les tapisseries au château de Compiègne, où elles sont fort bien à leur place, comme on laisse aux Gobelins leur collection; rien n'est plus naturel. Le Louvre ne souffrirait pas à l'étalage des trésors en ce genre. Qu'on laisse à l'Elysée une sélection du mobilier de l'Etat, c'est un privilège qu'on peut accorder au Président de la république, plus facilement que le droit de grâce. Qu'on laisse aux musées certaines pièces spéciales, comme le médaillier de Louis XV au cabinet des médailles, c'est encore de quoi personne ne peut se plaindre.

Mais il faut prendre parti pour les palais nationaux, confier au Louvre les plus belles pièces, ou restituer à ces châteaux celles qu'on leur a enlevées. Les demi-mesures restent toujours incompréhensibles.

Hélas! le plus beau musée du mobilier national n'est pas à Paris, mais à Londres; c'est le musée légué par sir Richard Wallace, que l'imprévoyance du gouvernement n'a pas su conserver.

Là se trouvent les plus belles pièces de la vente Hamilton, une partie des pièces faites dans les ateliers du Louvre, pour Marie-Antoinette. Cinq de ces pièces avaient coûté douze cent mille francs, et on n'en que deux en France.

La Révolution a été une grande iconoclaste. La république continuera-t-elle ces traditions?

# THEATRES.

### ORPHEUM.

Il n'est pas de théâtre en ville dont la popularité soit plus grande, plus légitime que celle de l'Orphéum; il n'est pas non plus de Direction mieux comprise et plus heureusement menée que la sienne.

En effet, toutes les semaines ce sont des troupes charmantes qui débutent à l'Orpheum; et pour notre public ces semaines sont souvent trop courtes parce qu'il voudrait applaudir plus longtemps ces troupes dont les spectacles sont toujours d'un ordre élevé.

Hier soir, la salle donnait malaisément place à la foule qui s'y pressait; et très grand a été le succès du Sextuor de la Scala; de Ben Welch, l'Hébreu et le Dago; des Trois Eugènes, acrobates et comédiens; de Mueller.Chunn & Mueller, des sortes de jongleurs d'une étonnante dextérité; de Mlle Nadje, une reine en son art.

### TULANE.

Réputation oblige, mot applicable aux choses comme aux hommes, et pour préciser notre pensée, mot applicable à ce théâtre de la rue Baronne que fréquente les gens bien éleves, la classe la plus respectable de notre ville.

Et c'est pour mériter cette réputation que le Tulane ne livre sa scène qu'à des troupes de premier ordre, et qu'une de celles-ci débutait dimanche soir dans un mélodrame intéressant d'un bout à l'autre: "The Bondman", mélodrame qu'elle répétait hier soir devant un public nombreux, comme la première fois.

Dans "The Bondman", l'action est fort bien menée et se déroule dans une série de scènes où l'intérêt va grandissant jusqu'au dénouement.

Les rôles principaux en sont tenus par MM. Wilton Lackaye, Sidney Ayres, H. D. Byers et Mmes H. D. Byers et Elsie Ferguson.

### CRESCENT.

*Strongheart* tient l'affiche au Crescent et y fait recette. C'est une œuvre, son titre l'indique, où domine le pathétique. Comme la généralité des pièces de théâtre, *Strongheart* est une histoire d'amour, mais une histoire d'une chasteté, d'une pureté qui repose de toutes ces œuvres dénuées de raffinement, versant même dans le grotesque, la vulgarité.

Cette fois c'est l'idylle dans toute sa blancheur, dans toute sa candeur, sa simplicité qui nous est présentée, et par une troupe dont tous les sujets sont excellents. M. Edgar Selwyer sous les traits de l'indien, héros de la pièce, a été bruyamment applaudi; et Delilah Bryant, comme Mme Nelson, a été charmante de grâce, de miévrerie; et puis elle porte des toilettes superbes avec une rare élégance, ce qui ne nuit nullement à son talent de comédienne.

## Vente intéressante à Bruxelles.

Bruxelles, 7 octobre— Un encanteur a été chargé de vendre le linge, les bijoux, les souvenirs, etc., ayant appartenu à la défunte reine de Belgique.

La recette produite par cette vente sera affectée au payement des dettes de la princesse Louise, fille du roi Léopold et épouse divorcée du prince Philippe de Saxe-Cobourg Gotha.

Parmi les objets qui seront mis en vente se trouve un diadème présenté à la reine par le peuple belge à l'occasion de son anniversaire d'argent. Ce diadème avait coûté 36,000 dollars.

## EN CHINE.

Kanchow Fu, 7 octobre—Vingt émeutiers qui avaient été arrêtés ces jours derniers pendant une manifestation, ont été condamnés à mort.

Au cours de l'émeute, cent personnes ont été tuées par les troupes.

# FAITS DIVERS.

## Candidatures nouvelles.

Le président du comité de paroisse du parti démocrate, M. Henriques, reçoit tous les jours des inscriptions nouvelles de candidats; celles qu'il a reçues hier sont de :

Robert Ewing, comme Percepteur de taxes du quatrième district;

James A. Brennan, comme Percepteur de taxes du même district.

John Clegg, représentant du dix-septième arrondissement.

Joseph Kautz, Représentant du Dixième arrondissement;

J. Vic. Leclerc, Représentant du Dix-septième arrondissement;

W. G. Smart, Percepteur de taxes du Quatrième arrondissement;

Joseph A. Gleason, Représentant du Onzième arrondissement;

Louis F. Leonhard, Représentant du Neuvième arrondissement;

Ulric Burke, Représentant, et J. Garlick, Sénateur du Premier arrondissement.

### A la Cour Suprême de l'Etat.

La session de 1907-08 de la cour Suprême de la Louisiane a été ouverte hier devant une assistance nombreuse.

A l'heure habituelle, les cinq juges, MM. Jos. A. Breaux, Nicholls, Monroe, Provost et Land sont venus occuper leurs fauteuils, et le commis en chef de la Cour M. Thomas Mc Hyman a donné lecture d'une serie de résolutions rédigées en témoignage de respect pour la mémoire du juge Charles Parlange de la Cour de Circuit des Etats-Etats et de MM. Herves T. Gurley, Julien B. Habens et Thos H. Thorpe.

## Rampe et Quinquets.

MM. Klaw et Erlanger ont fait jouer hier soir à Montréal l'œuvre nouvelle de M. Presbrey, "The Right of Way", un drame dont l'action se déroule dans la vieille paroisse française connue sous le nom de Chaudière.

"The Right of way" est tiré d'un roman français. L'auteur en a fait un drame émouvant restant fidèle le plus souvent au roman qui lui a servi de canevas, mais y ajoutant du sien pour donner de l'intérêt à bien des situations dont les effets sont puissants.

Au théâtre Knickerbocker à New York une première a été donnée la semaine dernière; L'*Evangéliste* y a été représenté avec un très beau succès. Depuis la représentation de "*Ben-Hur*" et du "*Christian*" jamais le public n'avait éprouvé d'aussi fortes émotions. M. Howard Kyle, sous les traits de *Sylvanus Robbings*, l'*Evangéliste*, Dorothy Thomas sous ceux de *Mme Nuncham*, et Charles Fulton sous ceux de Foyson, se sont fait frénétiquement applaudir.

Lulu Glaser dans "Lola from Berlin" fait courir New York dans le moment; elle y remplit au théâtre de la Liberté un engagement qui ne prendra fin que le 19 de ce mois. Talent versatile, souple, gracieux que celui de la jeune actrice qui vient d'obtenir un éclatant succès dans "The German Girl."

"Ben-Hur" sera représenté à l'un des théâtres de Klaw & Erlanger, Crescent ou Tulane, cet hiver, à la Nouvelle-Orléans; c'est la neuvième année que la belle pièce fait recette partout.

### PLAIES ET BOSSES.

Le sieur Sidney Roth doit bien aimer sa belle-mère, car il la châtie bien. La police, cette pitoïère qui sait tout parce qu'elle fourre son nez partout, raconte qu'ayant eu vent d'une discussion qui se poursuivait dimanche soir chez ledit Roth, rue Musique, 1821—ironie des choses, pas d'harmonie rue Musique!—s'y rendit et y trouva Roth et sa belle-mère se lançant des horions à la tête et le gendre allant jusqu'à planter ses cinq doigts sur la face de sa belle-mère, une dame Daly.

Roth, il va sans dire, a été mis en état d'arrestation et sa victime conduite à l'Hôpital de Charité, souffrant d'une blessure qu'elle aurait reçue des mains de son peu tendre gendre.

## Ventes inscrites au bureau d'aliénations.

E. A. Carrere à Mme D. A. Brumfield terrain, Espagne, Law, Dorgenois, St-Roch, $125.

Mme F. Pallo à Thos Capo portion, Grande Route St-John, Lepage, White, Dupré, $2800.

Henderson Brown à Mme M. Lavigne, Nelson, De Armas, Socrates, Farragut, $120.

Vve H. V. Pons et als à Vve J. A. Faure, terrain, Canal, Dorgenois, Rocheblave, Iberville, $6.000.

John Schroeder à Vve Hy Lagardère, terrain, Joliet, Oak, Léonidas et Zimple, $600.

Veuve Jean Marque et al à M Brignac, terrain, Rocheblave, Onzaga, Tonti et Lapeyrouse, $200.

Manuel Augustus et al à Mme Ed. Williams, terrain, St Denis, Foucher, Amelia et St Patrick, $1,010.

## Edition Hebdomadaire de l' "Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

# Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 43 Commencé le 20 Août 1907

# Calvaire de Femme

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Daniel Lesueur

DEUXIÈME PARTIE

## L'ENFANT

VIII

UN PROPRIÉTAIRE PAROUCHE

*(Suite.)*

—Combien qu'y a, dit madame Grouille, mystérieuse, que le pa pa Mirevert vous a flanqué vot' congé?

—Est-ce qu'il se le rappelle? demanda la vieille demoiselle, en un surcaut d'anxiété.

—Non.... Il vous en colle un autre. Mais si c'est le même bail, nous avons le temps.

—Oh! soupira Julia, qu'est ce que ma pauvre sœur va dire quand elle rentrera?

—Elle va dire comme moi, qu'y a pas encore péril en la demeure. Seulement, tâchez... voir que vot'gosse de neveu se trouve pas dans les jambes au proprio. C'est tout.

—C'est après Tiennot qu'il en a?

—Oh! il ne lui veut pas de mal, bien sûr. M'est avis que ça lui barbouille le cœur de regarder ce mioche. Rapport au souvenir de l'autre, qui a poussé comme ça dans la maison, et qu'il regrette plus qu'il ne veut le dire.

—Vous croyez? fit Mlle Juliette très inquiète.

—J'en mettrais ma main au feu. D'autant que c'est comme un fait exprès, votre petit Etienne ressemble à monsieur Pierre quand il avait son âge.

—Oh! par exemple! cria la vieille fille de la voix aigre qu'elle savait prendre. Où avez vous les yeux, madame Grouille?

Mais, lorsque Mlle Fanny rentra, sa sœur très agitée, lui raconta la chose.

Monsieur de Mirevert a remarqué combien Etienne ressemble à son père. Il veut nous donner congé à cause de l'enfant. C'est nous mettre sur le pavé avec lui....

—Ne te tourmente pas ainsi, dit tranquillement la sublime créature, que l'émotion brusque, jointe à l'extrême fatigue, avait pourtant fait pâlir. Si monsieur de Mirevert persiste dans son intention, je lui révélerai qui est l'enfant.

—Pierre te l'a défendu pardessus tout.

—Pierre croyait vivre. Je me suis déjà demandé si la prévision de sa mort ne l'eût pas fait parler différemment.

—Nous n'avons pas le droit de juger une telle question.

—Aussi je me conforme à mon devoir sous la forme où il m'apparaît. J'obéis à la lettre, sans interpréter l'esprit d'une aussi stricte recommandation. Seulement, s'il nous fallait déménager ....Un tel tracas, de telles dépenses, l'impossibilité de trouver un logement sain et convenable pour un prix si modique.... cela serait une telle catastrophe, avec mes forces qui baissent, et mes leçons qui diminuent....

Elle s'interrompit.

—Et moi à ta charge, fit amèrement Julia.

Les beaux yeux noirs de la cadette enveloppèrent l'aînée d'un effluve de tendresse.

—Chère sœur, tu ne peux plus dire cela. Tu soignes notre mignon pendant que je suis dehors. Que ferions nous, lui et moi, sans toi?

—Enfin, dit Julia querelleusement, promets-moi de ne pas parler à monsieur de Mirevert. S'il apprenait que l'enfant était à Pierre Bernal, il nous l'enlèverait, c'est certain.

—Comme tu l'aimes! sourit la cadette.

Et, sans reparler de la charge terrible qu'était pour ses frêles vieilles épaules l'existence de ces deux êtres, elle ajouta vaillamment:

—S'il ne nous met pas réellement dehors, je ne dirai rien à monsieur de Mirevert.

Il ne les mit pas dehors, et il continua d'ignorer de qui était fils ce bambin, qu'il épiait à la dérobée, derrière ses volets clos—tout en feignant d'imaginer qu'on avait expédié le petit garçon ailleurs, et que, suivant ses ordres formels, il n'y avait pas d'enfant dans la maison.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

## Madame l'ambassadrice

I

BATAILLE DE FLEURS

Ce jour-là, tout ce qu'il y avait à Rome d'élégant, aussi bien dans la société italienne que dans la colonie cosmopolite, se pressait dans le parc de la villa Borghèse.

Les merveilleux jardins avaient été mis à la disposition du "Comité de secours aux sinistrés de la Calabre."

On y donnait une fête de charité, une superbe fête des fleurs, dont le produit devait aller aux victimes du tremblement de terre.

La beauté du temps, la suavité de l'air, en cet après-midi de mai, où la chaleur n'était pas encore gênante, et où le ciel romain apparaissait lustré et comme lavé par une période récente de pluies, assurait le succès de cette solennité mondaine.

Le long des larges avenues, entre la porte du Peuple et la porte Pinciana, c'était le flot incessant, sur une double file, ascendante et descendante, des équipages fleuris.

Le cadre, d'une incomparable grâce, avec les tapis verdoyants des pelouses les ombrages séculaires, les statues, les arcades antiques, les eaux vives, donnait un prestige de rêve à ce qu'il pouvait y avoir de puéril, de maniéré, de banal, dans cette exhibition de carrosserie sur laquelle se fanaient, crucifiées, des milliers de corolles.

Les pauvres bouquets tournoyant aux jantes des roues, ficelés au fouet du cocher, aplatis dans les capotes, n'offraient pas toujours l'illusion qu'attendaient les nombreux spectateurs circulant aux bas côtés des avenues.

Mais quelques équipages, transformés en gondole, en traineau, cygne, en temple de Vesta, par l'ingénieux échafaudage de fleurs splendides et fraiches, provoquaient des murmures admirateurs ou des applaudissements.

Les luxe des beaux chevaux s'affirmait aussi, et plaisait plus particulièrement, — formes nerveuses, ardentes, parmi la langueur et la fragilité de cette floraison en mouvement.

Les automobiles ne se montraient qu'en très petit nombre.

L'indolence et le noble goût de l'Italie ne s'accommodent qu'à regret de ces véhicules informes, dont la vue, l'odeur, les bruits, l'allure, sont également agressifs pour les sens et pour l'esprit.

On aurait reconnu, dans les allées de la ville Borghèse, des calèches anciennes, des livrées galonnées, vestiges du faste traditionnel, plutôt que des innovations modernes.

Une des voitures les plus remarquées était la victoria de la comtesse d'Herquancy, femme de l'ambassadeur de France.

Laissant au fond des écuries du palais Farnèse les pompeux équipages officiels, Mme d'Herquancy était venue, avec sa fille, dans cette sobre victoria, d'une tenue et d'un attelage irréprochables.

Toutes deux en avaient fait d'ailleurs une chose délicieuse, une nacelle de fées.

La voiture était uniquement et entièrement garnie de roses "France," cette reine parmi les reines des fleurs.

Les beaux chevaux noirs en étaient caparaçonnés. Leurs traits, leur sellette, leur harnachement de tête en portaient des guirlandes.

L'intérieur de la victoria était entièrement tapissé de ces touffes d'un rose incomparable, le rose le plus délicat, le plus tendre et en même temps le plus franc qui soit au monde, — un vrai rose rose, — ni corail, ni thé, ni crevette, ni saumon, ni cuisse de nymphes, — un rose triomphant, qui rayonnait un bout de longues et libres tiges, parmi la finesse de son feuillage.

Quelqu'un, sur le passage, observa :

—Il faut être jolies comme ces deux femmes pour oser se montrer dans un cadre aussi redoutablement délicieux.

On lui répondit :

—C'est vrai. Mais l'une et l'autre supportent la comparaison avec les fleurs. La mère a l'air aussi jeune que la fille.

C'était un de ces jugements à formule toute faite, qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre.

Le charmant visage de la comtesse d'Herquancy, bien qu'il eût dix-sept ans de plus que celui de sa fille,—qui en avait dix-